

Organiser l'émeute : la méthode « Black Bloc » expliquée

Par Louis VUARIN

Titulaire d'une thèse en gestion de l'ESCP (2020), post-doctorant à Télécom Paris (SES, I3-CNRS) et au CRG (I3-CNRS) de l'École polytechnique

Le « Black Bloc », groupe d'activistes habillés de noir se livrant à diverses actions subversives ou émeutières durant les manifestations, s'est imposé comme une pratique bouleversant à la fois les habitudes des groupes contestataires et celles du maintien de l'ordre (Wood, 2007 ; Dupuis-Déri, 2003 ; 2018 ; Farde, 2020 ; Véchambre, 2020). Dans cet article, nous proposons une analyse organisationnelle du phénomène, au travers d'un matériel inédit composé d'observations (sous couverture « semi partielle » et « totale », cf. Roulet *et al.*, 2017) et d'interviews collectées au cœur de groupuscules activistes franciliens entre 2016 et 2020. Au-delà de toutes considérations politiques, le Black Bloc est analysé en ce qu'il représente un dispositif organisationnel exemplaire, dans la veine de travaux sur les émeutes et le maintien de l'ordre en théorie des organisations (Lacaze, 2004 ; Kudesia, 2021). Notre étude met notamment en avant un surprenant équilibre entre processus intégrateurs et processus désintégrateurs, permettant d'assurer au Black Bloc à la fois une forme de cohésion assurant sa stabilité face aux tentatives de déstabilisation des manœuvres policières, et une imprévisibilité qui le rend plus dangereux et moins contrôlable. L'autre raison du succès du Black Bloc apparaît être sa capacité à maintenir une convergence entre sous-groupes aux idéologies et méthodes différentes, et parfois même concurrentes. En effet, la culture organisationnelle du Black Bloc permet un obscurcissement des dissimilarités entre ses membres au sein d'une expérience politique commune. En entretenant un flou assimilateur, le Black Bloc peut radicaliser, mais aussi tempérer certains des sous-groupes qui le composent.

N'en déplaise à certains théoriciens de la spontanéité révolutionnaire, l'émeute ne s'improvise pas complètement (Killian, 1984 ; Thompson, 2010 ; Snow et Moss, 2014 ; Williams, 2019). Les méthodes émeutières qui prennent de l'ampleur et se diffusent d'une lutte à l'autre sur un territoire ou un segment politique donné illustrent une certaine filiation entre les individus et les collectifs à l'œuvre, et le développement d'un certain savoir-faire au sein de ces communautés de lutte, qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler les travaux en gestion sur les communautés de pratiques (Brown et Duguid, 1991). L'émeute, donc, s'organise : comprendre et anticiper l'émeute et la manière d'y répondre requiert de comprendre dans le détail les formes organisationnelles nouvelles qui s'y déploient.

En particulier, un des faits marquants des dernières décennies en matière d'effervescence émeutière est l'apparition puis la large diffusion des « Black Blocs », ces masses d'individus habillés de noir pratiquant le sabotage (bris de vitrines, incendies de véhicules, détérioration de matériels publicitaires et d'aménagements urbains, etc.), et l'affrontement direct avec la police (Wood, 2007 ; Dupuis-Déri, 2018). Il y a une meute dans l'émeute : ses pratiques, et notamment ses modes de coordinations réticulaires entre membres, bouleversent les principes du maintien de l'ordre moderne. Cette forme de subversion à la fois organisée et désorganisée inquiète la police et, notamment, l'antiterrorisme, quant à ce qu'elle symbolise des

nouvelles formes de radicalisation qui pourraient émerger (Cahn, 2010 ; Zúquete, 2014 ; Véchambre, 2020). Phénomène majeur et en mutation constante, il a été en particulier capté par des travaux à cheval entre l'histoire des mouvements sociaux, l'anthropologie et les sciences politiques, avec pour objectif d'en tracer la genèse, ses évolutions, et ses réseaux de diffusion, ses jeux d'appropriations iconographiques, et par-là, d'en saisir la portée politique (Juris ; 2005 ; Thompson, 2010 ; Boidy, 2016 ; Williams, 2018 ; 2019), ainsi que les évolutions des rapports de force au sein des mouvances contestataires (Thompson, 2010 ; Williams, 2019) et entre police et luttes radicales (Cahn, 2010).

Mais au-delà de l'aspect politique, les Black Blocs représentent aussi et avant tout un phénomène organisationnel inédit. Dépolitisées, les situations de luttes sociales et les réponses organisationnelles qui en résultent offrent aussi et surtout aux théories des organisations un regard inédit sur les fondamentaux des mécanismes de coordination et de la prise de décision (Lacaze, 2004 ; Kudesia, 2021). "*Riots are coming, they are already here, more are on the way, no one doubts it. They deserve an adequate theory*", résume ainsi Clover (2019) pour introduire son ouvrage sur l'histoire et la structure economicopolitiques des émeutes. Dans cet article, nous proposons d'apporter un regard organisationnel sur les Black Blocs en considérant cette modalité récente de l'émeute par le prisme des théories des organisations.

Dans cette optique, l'objectif de cet article est d'explorer en quoi les théories des organisations peuvent se trouver tout à la fois illustrées et chamboulées par le phénomène Black Bloc, au travers d'un matériel inédit composé d'observations (sous couverture semi partielle et totale, voir Roulet *et al.*, 2017) et d'interviews collectées au cœur de groupuscules activistes franciliens entre 2016 et 2020.

Trois résultats émergent de cette analyse organisationnelle. Premièrement, on découvre un bloc moins uniforme qu'à première vue : le Black Bloc est une structure organisationnelle permettant de coordonner en son sein et de manière souple des sous-groupes de militants (appelés des « groupes affinitaires »), qui en interne partagent une forte cohésion et une discipline procédurale, mais connaissent entre eux de fortes disparités quant aux motivations et moyens d'action privilégiés. À bien des égards, le Black Bloc apparaît comme une expérience politique autant qu'une tactique. Dans cette optique, nous mettons en avant l'existence de mécanismes visant à produire de la stabilité, et inversement celle d'autres mécanismes visant à empêcher une trop forte intégration du bloc : le Black Bloc se maintient sur une ligne de crête entre cohésion et instabilité, une ambidextrie organisationnelle qui fait sa force face à la police. Ce flou cohésif et instable, au cœur de la culture organisationnelle du Black Bloc, apparaît d'ailleurs comme une raison de son succès : au-delà de l'aspect tactique, en masquant les individus et en les uniformisant, le Black Bloc permet aussi une convergence de pratiques et d'idéologies militantes traversées de conflits et de dissensus.

L'émergence d'une nouvelle pratique émeutière : le Black Bloc

Définition et brève histoire du black bloc

De manière consensuelle, on peut définir aujourd'hui les Black Blocs comme des "*street formations that involve protesters wearing masks and black clothing and moving in tight formation, in order to better protect members of the bloc from being apprehended by the police. A bloc will sometimes engage in property destruction*" (Wood, 2007, p. 378). Sur le moment, le Black Bloc apparaît ainsi comme un groupe soudé, réunissant au même moment des individus souvent masqués et habillés de noir. Mais dans le détail, les Black Blocs sont bien moins homogènes qu'ils n'y paraissent à première vue : les individus qui composent le Black Bloc n'appartiennent pas nécessairement aux mêmes formations politiques. Le Black Bloc est une foule constituée en réalité d'un agrégat de sous-groupes, appelés « groupes affinitaires ». La littérature académique sur les mouvements sociaux définit les groupes affinitaires comme des "*small groups of activists who make decisions and act as a unit within street protest, sometimes linking their actions to other affinity groups through 'spokescouncil' meetings*" (Wood, 2007, pp. 377-378). Le Black Bloc est donc avant tout une tactique d'organisation éphémère, réticulaire, coordonnant de manière souple, voire découplée, des unités plus restreintes (les groupes affinitaires).

La pratique du black bloc a une histoire, dont les chroniqueurs tentent de démêler les faits et dates saillantes d'un certain nombre de fantasmes – fantasmes relayés par leurs auteurs et amplifiés par le fort écho médiatique de leurs actions (Dupuis Deri, 2003 ; Juris, 2005 ; Boidy 2016), ainsi que parfois subtilement manœuvrés par les forces de police en charge de les contrôler (Cahn, 2010).

Née en réaction aux pratiques policières plus offensives durant les manifestations de Brokdorf (dans le Schleswig-Holstein, au nord de l'Allemagne) en 1977, la pratique du Black Bloc est réitérée durant l'évacuation des squats berlinois la même année. Elle consiste initialement à se couvrir de noir, visage masqué, pour échapper à l'identification des services de police et de renseignement très actifs durant ces opérations de maintien de l'ordre (Dupuis Deri, 2003 ; 2010). Les succès relatifs de la méthode vont voyager au sein des milieux anarchistes, notamment, qui se caractérisent par à la fois un fort ancrage local (au travers de squats et un forte implication dans les tissus associatifs contestataires) et une importante résonance mondiale (au sein d'un archipel mondial de collaborations et de solidarités entre militants, comme historiquement l'Anarchist Black Cross, un réseau international anticarcéral de soutien aux prisonniers politiques initialement fondé en 1907 ; Williams, 2019). « Ce type d'action se diffusera à travers le réseau anarcho-punk de la contre-culture radicale d'Europe centrale jusqu'au Canada et aux États-Unis, où un premier Black Bloc se forme dès 1991 lors d'une manifestation dénonçant la guerre contre l'Irak », note Dupuis Deri (2003), qui en chronique la genèse et son évolution, mais aussi les dimensions symboliques et politiques au-delà du simple aspect tactique.

Les premiers grands faits d'armes médiatiques du Black Bloc remontent ensuite aux grands « contre-sommets » organisés par diverses mouvances tiers-mondistes, antimondialistes, écologistes, de gauche radicale, et anticapitalistes. L'objectif des Black Blocs est alors de rassembler les franges contestataires acceptant l'action directe à l'occasion de rencontres diplomatiques de premier plan, et de tenter, par le spectacle de l'émeute, de contrebalancer l'influence médiatique des chefs de gouvernement. Une première acmé du phénomène est atteinte le 30 novembre 1999 en marge du sommet de l'OMC à Seattle, où les forces anti-émeutes submergées ploient sous la tactique surprise des Black Blocs qui s'attaquent aux boutiques de plusieurs grandes chaînes incarnant la mondialisation capitaliste (McDonald's, Gap, banques, etc.). Depuis, d'autres faits d'armes notables ont popularisé la méthode, du G8 de Gênes en juillet 2001 au G20 d'Hambourg en juillet 2017.

La France a aussi connu dans les années 2000 quelques surgissements de Black Blocs, en particulier à quatre reprises : le sommet du G8 d'Évian, du 1^{er} au 3 juin 2003 ; le sommet des ministres des États membres de l'Union européenne chargés de l'immigration, à Vichy le 3 novembre 2008 ; le sommet de l'OTAN, à Strasbourg les 3 et 4 avril 2009 ; et le déménagement de la maison d'arrêt de Poitiers, le 10 octobre 2009 (Cahn, 2010). Mais c'est surtout depuis

2016 que l'Hexagone est devenu un véritable bouillon de culture de la pratique du Black Bloc, à l'occasion : des manifestations contre la loi Travail ; des défilés du 1^{er} mai ; du mouvement des Gilets jaunes ; et plus sporadiquement des luttes écologistes.

Depuis les milieux anarcho-autonomes de Berlin-Ouest, puis les contre-sommets mondiaux organisés par les altermondialistes, jusqu'aux manifestations syndicalistes et enfin les Gilets jaunes, la pratique a donc incorporé une diversité de profils, se métissant et mutant à leur contact. Marginalement, la pratique s'adapte aussi aux tactiques déployées par les forces de l'ordre pour contrer le mouvement.

L'urgence d'une analyse organisationnelle du phénomène

Pour tenter de comprendre le phénomène, une littérature kaléidoscopique a émergé. Historiens des mouvements sociaux, anthropologues et chercheurs en sciences politiques ont rapidement tenté d'en tracer la genèse, ses évolutions et ses réseaux de diffusion, son iconographie, ses connotations politiques, notamment, vis-à-vis de l'affrontement contre la police et le sens à lui donner, ainsi que les conflits internes face aux différents degrés de violence que pouvait adopter le Black Bloc, comme marqueurs des rapports de force entre lignes idéologiques dans les franges protestataires (Dupuis Deri, 2003 ; 2018 ; Juris ; 2005 ; Cahn, 2010 ; Thompson, 2010 ; Boidy, 2016 ; Williams, 2018 ; 2019). Parfois même, les militants eux-mêmes s'interrogent sur le sens à donner à cette pratique qui semble s'imposer à eux autant que l'inverse (Dupuis Deri, 2003 ; 2018 ; Juris, 2005). Plus prosaïquement, de nombreux praticiens, spécialistes du maintien de l'ordre en premier lieu, appellent aussi à étudier urgemment cette pratique pour adapter le maintien de l'ordre et la communication sur celui-ci. Par sa violence, réelle et symbolique, la pratique du Black Bloc nourrit en effet une dynamique de défiance réciproque entre la police (et gendarmerie) et une partie de plus en plus large des franges contestataires, qu'il convient d'enrayer rapidement (Véchambre, 2020 ; Farde, 2020).

À cheval entre ces projets, un consensus apparaît : celui d'un manque de compréhension fine des mécanismes organisationnels des Black Blocs, y compris ses mécanismes de coordination et le rôle de sa culture organisationnelle. Dans la veine de travaux en sciences de gestion portant sur les réponses apportées à des situations émeutières (Lacaze, 2004 ; Kudesia, 2021), nous proposons donc avec notre étude une analyse organisationnelle du phénomène.

Notre objectif premier est alors d'utiliser les théories des organisations, afin d'identifier des dimensions du Black Bloc en dehors de celles des sciences politiques et de perspective historique, prédominantes sur l'étude du phénomène. En sous-jacent se joue ainsi l'idée que les théories des organisations sont légitimes à investir davantage des terrains moins conventionnels à première vue – à l'instar de travaux comme ceux de Southerland et Potter (1993), qui appliquent notamment les réflexions de Mintzberg sur les structures organisationnelles (1979) pour diagnostiquer l'émergence et la diversité des formes structurelles des

organisations criminelles en fonction des contingences de leurs milieux, ou de l'étude d'autres groupes activistes (Hiatt *et al.*, 2015 ; Briscoe et Gupta, 2016), ou encore de l'étude des organisations terroristes (Stohl et Stohl, 2011), des organisations secrètes (Scott, 2013 ; Parker, 2016), et des nouvelles formes d'organisations criminelles (Monnet et Véry, 2010). Dans la perspective d'apporter aux acteurs sur le terrain des propositions éclairées, l'importation de théories des organisations dans d'autres disciplines (comme la criminologie : Southerland et Porter, 1993) nécessite alors de tester sur le terrain la robustesse de ses concepts.

À bien des égards, le Black Bloc pourrait aussi bousculer certaines attentes et postulats des théories des organisations. C'est le deuxième objectif de cet article, motivé par l'idée que l'étude minutieuse de phénomènes inédits et hors de la focale habituelle des sciences de gestion peut s'avérer une source de renouvellement potentiel de ses théories. De nombreux appels au sein de la discipline exhortent à explorer des organisations restées pour l'essentiel hors de portée des regards des chercheurs en gestion, c'est-à-dire de considérer des organisations *"defined somewhat more broadly than students of organisations have usually defined it"* (Ahrne et Brunsson, 2011). À titre d'exemple, des travaux sur de grandes arnaques, du scandale financier d'Insull (Rilinger, 2019) à Madoff (Gibson, 2014 ; 2016), des faux espions de Renault (Laroche *et al.*, 2016) aux avions renifleurs d'Elf (Laroche *et al.*, 2019), ont permis de faire ressortir des dimensions organisationnelles inattendues, en particulier sur la crédulité organisationnelle, l'ambivalence des processus sociocognitifs de rationalisation au sein des organisations conventionnelles, et une sociologie particulière de l'aveuglement collectif.

L'objectif de cet article est donc double : il vise à importer un regard issu de la théorie des organisations dans l'étude du phénomène Black Bloc, et réciproquement à enrichir la discipline à partir de ce cas, original pour ce qui est, notamment, des mécanismes organisationnels à l'œuvre.

Exploration d'une pratique émeutière : éléments de méthode

L'exploration du Black Bloc proposée dans cet article est spatiotemporellement située : la collecte de données s'est déroulée entre 2016 et 2020 en Île-de-France, dans le cadre d'un travail doctoral (Vuarin, 2020). Cette section en résume les principaux éléments de méthode.

La collecte de données se fonde d'abord sur un travail d'observation participante sous couverture semi partielle à totale ; c'est-à-dire que durant les observations, ou bien je gardais publique une part de mon identité (comme le fait d'être chercheur) mais en occultant un certain nombre de dimensions identifiantes (institution, nature des travaux, etc.) ; ou bien, à l'instar des autres membres du groupuscule, je gardais l'anonymat complet, ou agissais sous pseudonyme et / ou masqué. Le niveau de couverture était adapté aux contraintes d'accès au terrain et aux risques encourus (Roulet *et al.*, 2017). S'ajoutent à

ce matériau d'observation des interviews, dont des interviews sérielles (une même personne interviewée plusieurs fois, pour suivre les transformations engendrées par l'implication croissante dans cet univers). Vingt-trois personnes furent ainsi observées ou interviewées. J'ai de même participé à une centaine d'événements liés aux luttes sociales : pour moitié, des manifestations et des actions directes (blocages de centres commerciaux, de dépôts de bus, actions de décrochage ou de sabotage de publicités), et, pour l'autre moitié, des réunions d'acteurs des luttes (festivals et soirées militantes, mais aussi réunions de préparation d'action, etc.). Être vu régulièrement représenté, sur le moyen terme, une condition *sine qua non* pour être admis dans des groupuscules plus subversifs.

Mon accès au terrain a été facilité par une actualité politique et sociale mouvementée. Il n'y a pas eu, au cours des quatre années pendant lesquelles s'est déroulée la collecte de données, plus de trois trimestres sans l'ouverture d'un nouveau front de lutte. On citera, de manière non exhaustive : les conflits sociaux engendrés par la loi Travail en 2016, par les réformes du statut des cheminots, puis des retraites entre 2019 et 2020 ; mais aussi Nuit Debout, les ZAD, l'accentuation de la question écologiste avec l'émergence de groupes activistes comme Extinction Rebellion France, les échos en France du mouvement américain Black Lives Matter, et enfin et surtout, les Gilets jaunes.

L'accès au terrain pour les Black Blocs et les groupuscules activistes fut plutôt aisé. Le problème fut dès lors davantage de se protéger une fois dedans, et d'en sortir en protégeant son terrain (Vuarin, 2020). C'est d'ailleurs un point relativement aveugle des méthodologies de recherche sous couverture : la sortie est souvent une problématique importante qui est rarement bien anticipée en amont (Roulet *et al.*, 2017)⁽¹⁾.

⁽¹⁾ En effet, partir d'un groupe brusquement et sans explications peut provoquer des conséquences inattendues. Dans le cas de l'étude des Black Blocs, la soudaine disparition peut susciter de l'inquiétude (ai-je été blessé ?) ou de la suspicion (ai-je été arrêté ? Suis-je membre de la police ? Qu'est-ce que j'ai pu dire, faire ?), entraînant une forme d'enquête interne potentiellement dangereuse. Le risque est aussi important de voir le groupe décider de se dissoudre, ou bien de se radicaliser en entrant davantage dans la clandestinité. Les modalités pour sortir du groupe sont donc à penser en amont. Vuarin (2020) liste des scénarios favorables de sorties, parmi lesquels : pousser le groupe à vous exclure de lui-même, par exemple en lui étant légèrement désagréable ou en prétextant une brouille avec un membre ; se désengager progressivement en distillant sur plusieurs semaines l'idée que l'on manque d'adhésion au groupe, sur le plan affinitaire, sur celui des idées, et sur celui des méthodes et objectifs (par exemple, en prétextant que les actions du groupe apparaissent trop dangereuses et que l'on veut arrêter, ou inversement, que l'on souhaite aller plus loin et évoluer vers des groupes plus radicaux) ; ou dire la vérité sur son engagement comme chercheur, et rassurer les parties prenantes en présentant le type d'informations que l'on a récoltées, la confidentialité que l'on leur accorde, la manière dont l'on souhaite les restituer. Voir Vuarin (2020) pour plus de détails sur les modalités d'accès et de sortie de ce type de terrain.

Le travail de terrain a exigé un certain nombre de mesures de sécurité, d'autant plus que mes travaux sur les Black Blocs s'entremêlaient à d'autres terrains sensibles (renseignement, notamment). Mes précautions incluaient l'utilisation de *burning phones* (téléphones jetables à carte SIM prépayée à usage unique pour un usage unique : un par groupe affinitaire), d'applications de messageries cryptées, le développement de deux IS (itinéraires de sécurité, utilisés pour repérer une filature et éventuellement la déjouer). Spontanément, certains observés ou interviewés m'affublèrent d'un surnom, signalant par-là la nécessité réciproque de fonctionner sous la protection de la pseudonymisation. Les sources étaient mentionnées dans mes carnets de notes en utilisant des alias, différents des pseudonymes qu'ils utilisaient eux-mêmes, avec parfois plusieurs alias par personne, et des mentions de dates et de lieux codées. Les carnets étaient mélangés de manière à ne pas contenir trop d'informations sur une personne ou un groupe, et n'étaient pas stockés en un même lieu.

Enfin, dans un souci de garantir un fort niveau de réflexivité méthodologique et éthique exigé par ce type de recherche immersive (Roulet *et al.*, 2017), des présentations et discussions avec des pairs institutionnels ont jalonné la période de collecte de données (Vuarin, 2020).

J'ai notamment effectué un suivi de l'impact du terrain sur ma personnalité, pour anticiper toute problématique de distorsion anormale et potentiellement dangereuse de ma subjectivité. Si je garde des contacts – distendus – avec certains militants, j'ai rompu toute communication avec les groupuscules et les groupes affinitaires que j'avais rejoins pour ces travaux de recherche.

Durant cette recherche, la participation à des manifestations était soumise à une ligne claire : le refus de mettre en danger les personnes. Cela inclut en particulier la définition en amont d'une ligne rouge, nette et définitive, qui stipulait, notamment, la non-participation, sous aucun prétexte, à des actes de violence sur des policiers, le refus de participer à la prise à partie physique de groupes de militants de bords opposés aux groupes affinitaires observés, et, plus généralement, un désengagement systématique de toute action pouvant faire courir un risque avéré sur des individus (incluant la police, mais aussi les autres manifestants, des passants, des habitants des abords de la manifestation, ou encore des commerçants des quartiers environnants).

La méthode Black Bloc expliquée

Dans cette section, nous relatons comment participer à un Black Bloc. Nous étudions ensuite comment la pratique du Black Bloc permet de maintenir une forme d'équilibre entre cohésion et imprévisibilité, qui fait sa force. Nous analysons enfin le rôle de la culture organisationnelle du Black Bloc.

Participer à un Black Bloc

Rejoindre un groupe affinitaire

Je me suis dans un premier temps rapproché de groupes affinitaires. Les groupes affinitaires sont des petits groupes d'activistes (jusqu'à une quinzaine de personnes), souvent liés par des relations amicales. Ces groupes se forment en amont, et en général décident avant la manifestation du niveau de risque et des modalités d'actions auxquels ils consentent. Ainsi, comme le précise Dupui Deri (2003), « [q]uiconque vêtu de noir peut en principe se présenter à une manifestation et se joindre au contingent noir ». Mais un Black Bloc est d'abord un regroupement de plusieurs « groupes d'affinité », une expression très répandue au sein du mouvement « antimondialisation » et qui provient de la tradition anarchiste (de tels groupes – *grupos de afinidad* – existaient dès la fin du XIX^e siècle dans la mouvance anarchiste espagnole). En règle générale, du moins jusqu'aux Gilets jaunes, une grande partie des actions violentes ne sont pas réalisées par des individus isolés agrégés dans une masse de protestataires ; mais par ces petits groupes affinitaires organisés en amont. Pour l'essentiel, les « loups solitaires » sont rares, et le plus souvent finissent par rejoindre rapidement un groupe affinitaire après quelques manifestations.

En revanche, si Dupui Deri (2003) note que les groupes affinitaires sont en général composés d'une demi-douzaine à une vingtaine d'activistes, j'ai aussi constaté des groupes plus resserrés (de l'ordre de trois à six personnes). Selon mes observations, ces groupes affinitaires plus restreints semblent surtout le fait de néo-participants, en particulier de trois profils. Premièrement, il s'agit notamment de groupes de jeunes gens se politisant en manifestation de la loi Travail de 2016, parfois lycéens ou tout récemment bacheliers. Ils peuvent avoir découvert le Black Bloc en manifestation, mais sont le plus souvent initiés à ses us et coutumes à travers des réseaux de coordination et d'influence comme le MILI (Mouvement Inter-Luttes Indépendant) et plus récemment le CLAP (Coordination Lycéenne Autonome de Paname) – d'inspiration anarcho-autonome et actives en Île-de-France, ces nébuleuses se font connaître notamment lors de manifestations étudiantes et de blocages (de lycées et d'universités), et sont aussi présentes sur Internet où elles dispensent des conseils et organisent des rencontres. Un second profil de microgroupes affinitaires composés de néo-participants correspond aux manifestants « Gilets jaunes ». Souvent extra-muros, ils participaient initialement de manière plus pacifique au sein de collectifs plus larges, comme des bandes d'amis issus de la même ville, ou des Gilets jaunes qui se sont rencontrés sur un rond-point. Lassés par l'approche pacifiste de ces collectifs, de petits groupes décidant d'adopter des méthodes d'action directe s'en sont détachés, composant ainsi des microgroupes affinitaires gardant parfois un lien ténu avec la formation (ronds-points, etc.) où ils s'étaient initialement rencontrés et à partir duquel ils recrutent de nouveaux membres. Souvent, le fait de covoiturier ensemble vers les lieux de manifestation a été un facteur de leur partage d'expérience et d'ambitions politiques contestataires à la base de la constitution du microgroupe. De mes observations, à

Paris, quelques mois après le début des Gilets jaunes, une lutte d'influence entre extrême droite et extrême gauche s'est d'ailleurs jouée pour absorber ces forces contestataires nouvelles. De nombreux Black Blocs ont décidé de chercher à entrer en contact avec les petits groupes de Gilets jaunes parmi les plus vindicatifs en manifestation, pour les initier à leur méthode. La diffusion de ces méthodes, souvent présentées comme « des mesures de sécurité », était aussi assumée par les militants chevronnés issus de la gauche radicale comme un vecteur de sensibilisation politique. Enfin, un dernier type de microgroupes affinitaires regroupait des individus d'un même collectif professionnel (notamment des livreurs à vélo) ou appartenant à un même syndicat, et décidant, à rebours de leur collectif de rattachement initial, d'adopter en manifestation une approche plus violente. De manière générale, depuis quelques années, la multiplication de groupes affinitaires plus petits semble à la fois un facteur de fragilité (difficile de se coordonner pour des actions ambitieuses, et d'engager un affrontement musclé avec la police, sans appartenir à un collectif soudé et large), et un facteur d'imprévisibilité (très forte hétérogénéité du Black Bloc, difficulté à anticiper en amont les forces en présence, et, surtout, plus grande facilité à entrer et sortir de foules n'appartenant pas au Black Bloc, notamment parce que les services d'ordre syndicalistes font barrière aux allers et venues des gros groupes, mais sont plus poreux aux petits groupes).

Au sein des groupes affinitaires, les modalités de l'action sont donc négociées avant le Black Bloc. Les groupes affinitaires sont constitués de militants qui rejoignent les manifestations ou les actions subversives en étant prêts à s'adapter aux évolutions parfois imprévisibles des événements, mais en ayant une idée précise de ce que le groupe est disposé à faire, et des types de réactions que les autres membres auront face à certaines situations.

Par exemple, dans un groupe que j'ai suivi, l'objectif était de détruire des publicités ; et plus particulièrement le matériel publicitaire inséré dans l'aménagement urbain. Les cibles prioritaires étaient les supports pour publicités vidéo et les publicités outrageusement racoleuses⁽²⁾. Pour les publicités en vitrines de boutiques, seules les banques, assurances et agences immobilières pouvaient être visées, uniquement à la peinture et avec une interdiction de détruire la vitrine (sous-entendu, de casser la vitre). Les vitrines d'autres boutiques, et encore plus de particuliers, ne devaient pas être ciblées. La règle était que tout le monde devait avoir été consulté sur la cible, et si quelqu'un exprimait une réserve, même mineure (quant à la nature de la cible ou à l'estimation des risques), l'objectif était abandonné. Le groupe pouvait se diviser en deux, mais seulement avec l'accord de tous. En effet, si une

⁽²⁾ Les cibles prioritaires étaient appelées des publicités « bikini-yaourt », en référence au livre et au film *99 Francs* où le publicitaire hypersexualise un bien alimentaire commun comme le yaourt. Globalement, toutes les publicités faisant appel à des ressorts psychologiques forts (désir sexuel, peur, cupidité) et sans rapport évident avec le produit faisaient l'objet d'une attention particulière de ce groupe de casseurs.

moitié de groupe se fait interpellé par la police, le risque d'être identifié par la suite pèse sur le groupe en entier. La règle était donc de respecter les exigences des plus timorés, sans discussion possible. Ce groupe agissait en marge du Black Bloc, clairement en arrière-plan, en s'éloignant systématiquement des affrontements. Il proscrivait toute forme de confrontation avec la police, à l'exception d'une participation prudente à des mouvements dits de « désarrestations », c'est-à-dire de tentatives de libérer un autre militant en train de se faire interpellé, si les conditions de la désarrestation semblent acceptablement prudentes. En fait, cette exception fait partie d'un consensus de solidarité entre militants largement partagé par tous les groupes affinitaires dans le Black Bloc, même les plus pacifistes.

Quiconque irait au-delà des limites imposées par le groupe en serait banni ; et le groupe assumait qu'il ferait une mauvaise publicité au renégat « pour protéger d'autres groupes affinitaires » de ses prises de risque individuelles. Il n'y avait pas d'obligation à casser pour adhérer au groupe : l'idée, puis le choix du passage à l'acte devaient venir spontanément et sans contraintes à celle ou celui qui décidait d'agir. En revanche, toute transgression à des interdits fixés au préalable par le groupe était directement notifiée et sanctionnée, unanimement, indépendamment des relations interpersonnelles que les membres pouvaient avoir liées entre eux.

Une telle *vendetta* contre celles et ceux qui transgressent les règles du groupe peut sembler contradictoire pour un groupe de casseurs, certains pouvant par ailleurs dans d'autres manifestations rejoindre des groupuscules aux méthodes subversives encore plus illégales. D'autant plus que la plupart des membres du groupe voyaient dans la publicité un symptôme d'une société cherchant à modeler et contraindre psychologiquement les individus à la logique de la consommation, et décrivaient leurs actions antipub comme un acte d'affranchissement à cet ordre marchand. Pourquoi alors un tel respect des règles du groupe ? Parce que le groupe affinitaire repose avant tout sur l'idée d'une certaine expérience totalisante du collectif. Globalement, il y a un consensus pour dire que le groupe affinitaire est avant tout une forme d'acculturation à la pensée groupale, et de désintoxication à la logique individualiste associée au libéralisme. Le groupe affinitaire représente donc un mécanisme de désapprentissage de réflexes tels que l'initiative individuelle, du moment qu'elle répond à une pulsion individuelle. L'initiative est régulée par son inscription dans une démarche de groupe. La règle est l'incarnation de ce consensus. À l'instar de structures « missionnaires » chez Mintzberg ou « claniques » chez Ouchi, la pression normative est le mode de coordination prioritaire, et s'incarne par le respect des lignes rouges fixées par le groupe. La peur d'une désintégration du groupe est perçue comme une menace, parce que, précisément, l'idéologie n'est pas dans les cibles de sabotage (le matériel publicitaire), mais dans le mode opératoire (le groupe affinitaire soudé par un consensus en amont, et cristallisé dans l'expérience de la subversion et de la prise de risque). *A posteriori*, les membres du groupe expriment leurs pulsions individuelles réprimées par les règles du groupe (une soudaine envie

d'affrontements avec la police, par exemple) comme le signe d'une fusion avec une pensée collective salutaire. Le champ lexical est celui de l'« intelligence collective », appuyé par un certain nombre de métaphores récurrentes, notamment animalières (comme la « ruche », « la fourmilière ») ou fantastiques (comme « la Corneille aux trois yeux », personnage du livre à succès *Game of Thrones* et de sa série éponyme), traduisant la supériorité du groupe sur l'individu.

Le Black Bloc : une organisation réticulaire éphémère coordonnant les groupes affinitaires

Le Black Bloc est une organisation éphémère, qui regroupe plusieurs groupes affinitaires. Si au sein des groupes affinitaires règne en théorie un ensemble de motivations communes, négociées en interne en amont du Black Bloc, on peut en revanche constater de fortes disparités entre les groupes affinitaires en termes d'objectifs et de modes d'action. Au sein d'un même Black Bloc peuvent ainsi coexister des groupes affinitaires fondés sur des corpus idéologiques différents, voire divergents (antifascisme, anarchisme, syndicalisme, écologie radicale, antisécisme, antipub, anticapitalisme traditionnel, féminisme radical, afro-féminisme, *queer*-antifasciste, néo-maoïsme, etc.), et qui s'engagent avec des méthodes et des niveaux de prises de risque disparates.

Durant les manifestations, le principe est donc de se constituer en Black Bloc, c'est-à-dire que plusieurs groupes affinitaires, et éventuellement quelques loups solitaires, se regroupent au même endroit, habillés de la même manière : en noir. La plupart du temps, le Black Bloc émerge en marge du cortège officiel d'une manifestation plus pacifique. Le lieu de rendez-vous est l'avant du cortège de la manifestation, que l'on appelle le « cortège de tête ». Historiquement, les franges les plus contestataires se regroupaient couramment à l'arrière du cortège, afin de ne pas créer de tension avec les services d'ordre qui encadrent le cortège officiel ; mais depuis quelques années, les Black Blocs ont assimilé l'intérêt tactique de se mettre en avant du défilé. Cela leur permet en effet de pouvoir refluer et s'inviter dans la masse des manifestants pacifiques si la répression se trouve trop intense ; voire même de se servir de cette masse comme bouclier humain, obligeant par exemple les forces de l'ordre à une certaine retenue pour ne pas blesser les manifestants pacifiques ou ne pas les inonder de gaz lacrymogène. L'autre intérêt du cortège de tête est de « donner à voir » au reste du défilé. De fait, un effort considérable des préfectures, en lien avec les mairies, vise à effacer toutes traces des Black Blocs dans l'heure qui suit leur passage : des équipes de nettoyeurs ferment le bal du cortège, ramassant les tracts, effaçant les graffitis politiques, désencombrant le matériel urbain calciné ou les bris de vitrines le cas échéant. Il est souvent impressionnant d'observer que la « casse » et les différentes tentatives de sabotage subsistent surtout par les vidéos qui en sont prises, et dans les souvenirs des autres membres du cortège qui les constatent de leurs propres yeux ; mais au-delà, le soir même, il n'en reste souvent plus beaucoup de stigmates visibles dans les rues. Dans ces conditions, dans l'optique que les riverains n'en verront vite plus

rien, placer le Black Bloc en tête de cortège permet d'assurer qu'*a minima* le reste du cortège constate les traces de la violence réelle et symbolique du bloc.

Environ une heure après le début de la manifestation donc, les différents groupes structurant le Black Bloc ont en général réussi à se retrouver. Leur présence n'est pas une surprise : depuis quelques jours, ils s'étaient souvent fait signe les uns aux autres *via* des tribunes sur des réseaux militants. Sur les réseaux sociaux publics, des formules comme participer « joyeusement » et de manière « déterminée », pour une manifestation « festive » et « chamailleuse », sont autant d'euphémismes parfaitement explicites pour les membres des Black Blocs. Une fois tous sur place, on se compte, chacun tentant d'évaluer les forces en présence et de réajuster au sein de son groupe les consignes tactiques. Éventuellement, quelques porte-paroles de différents groupes affinitaires entrent en contact les uns avec les autres, et échangent rapidement des niveaux de risque que leurs groupes affinitaires respectifs se sont fixés en amont. Une tactique peut être élaborée, mais il faut bien comprendre qu'elle est alors très précaire, rarement consensuelle, car très peu de participants du Black Bloc sont impliqués dans ces échanges, et surtout instable, car, d'une part, les manœuvres des forces de l'ordre, d'autre part, les initiatives des activistes du Black Bloc n'ayant pas pris part à ces concertations, ont tôt fait d'obliger les protagonistes à s'adapter à brûle-pourpoint.

La condition *sine qua non* de tout Black Bloc est la tenue noire. L'homogénéisation des vêtements complique la tâche d'identification des individus pour les policiers sur le terrain, et des services de renseignement qui travaillent durant la manifestation avec les nombreux moyens de capture vidéo déployés le long du cortège, et en aval pour le travail d'enquête⁽³⁾. En effet, même si des délits d'attroupement peuvent exister, il y a une individualisation des peines pour les destructions de matériels et autres actions directes : il faut prouver que l'individu interpellé est celui coupable des délits qui lui sont reprochés, et rien ne ressemble plus à un anonyme habillé en noir qu'un autre anonyme habillé en noir.

Quelques variantes ont existé marginalement, notamment, des Pink Blocs, et plus récemment des Witch Blocs, constitués de collectifs féministes militants anonymes en non-mixité de femmes et personnes *queers*. Habillés de noir et de chapeaux pointus, ces militant(e)s ajoutent au code du Black Bloc « traditionnel » une dénonciation du patriarcat en mettant en avant la figure de la « sorcière », popularisée par les ouvrages à succès des féministes Federici (2004)

⁽³⁾ La tenue noire n'est néanmoins pas une garantie complète d'anonymat : coupable d'une agression d'un policier en 2016 quai de Valmy en marge d'un Black Bloc, Nicolas Fensch est identifié par la police, notamment, à cause de la couleur de ses chaussures ; un des *leaders* de la mouvance se fera, lui, attraper à cause de la couleur de son caleçon, qui dépasse de son jean (Fensch, 2018).



Photo © Alexis Gravel / Flickr

« La condition *sine qua non* de tout Black Bloc est la tenue noire. L'homogénéisation des vêtements complique la tâche d'identification des individus pour les policiers sur le terrain, et des services de renseignement qui travaillent durant la manifestation avec les nombreux moyens de capture vidéo déployés le long du cortège, et en aval pour le travail d'enquête. »

et Chollet (2018). Ces variantes restent néanmoins rares et périphériques au mouvement général des Black Blocs.

À la tenue noire de rigueur s'ajoutent quelques ustensiles comme les lunettes de piscine pour lutter contre le gaz lacrymogène, et des gants pour pouvoir attraper toutes sortes d'objets (pavés, bouteilles) sans se couper, et surtout sans y laisser d'empreintes. La police scientifique peut en effet chercher à récolter certains projectiles, ou du matériel abandonné sur place comme des marteaux.

Pour la police, il est difficile de filtrer en amont les manifestants parés de ces vêtements. Les tenues noires peuvent être dissimulées sous d'autres vêtements, ou mieux cachées la veille ou les jours précédents le long du cortège, par exemple en les scotchant sous des lattes de bancs publics et au-dessus des toits d'abribus, ou encore en les glissant dans les anfractuosités des murs des immeubles ou derrière une gouttière. Pour du matériel plus sensible, notamment, des ustensiles pour le sabotage (marteaux brise-glace, piolets) ou offensifs (banderoles renforcées, protections corporelles comme des jambières, bâtons, pétards, voire cocktails Molotov), des caches plus ingénieuses peuvent être imaginées. Sur mes terrains, la technique la plus courante consistait à repérer des immeubles le long du parcours du défilé, et à obtenir auprès d'un riverain le digicode. Les manifestations empruntant toujours les mêmes boulevards, le *listing* des digicodes est alors vite réalisé et réutilisable. Dans ces immeubles, la veille, des membres venaient cacher le matériel dans les locaux à poussettes au pied des cages d'escaliers. À la fin d'une manifestation, le matériel pouvait être caché de la même manière. Parfois, lorsque la prise de risque avait été importante, et que des opérations policières de fouille des manifestants quittant le cortège avaient été signalées sur les réseaux, certains militants brûlaient leurs affaires (notamment, les tenues) pour ne pas être attrapés en possession de celles-ci.

Naturellement, la police tente de contrecarrer cet apport de matériel. Le parcours est sécurisé : on évite les chantiers, les barrières sont retirées pour ne pas servir de barricades, les boutiques et en particulier les restaurants rangent leurs terrasses, les vitrines sensibles sont recouvertes de protection de bois, et les poubelles, notamment les collecteurs de bouteilles de verre sont retirés pour ne pas servir de projectiles. Des fouilles peuvent être organisées, ainsi que des tentatives de filatures dès la veille des événements importants⁽⁴⁾.

⁽⁴⁾ L'un de mes interviewés, récemment sorti de prison (pour des délits commis lors d'un Black Bloc), me prévient lors de la prise de rendez-vous : il est perçu par la police, avec certains de ses contacts liés au « Groupe de Tarnac » (Dufresne, 2012), comme un potentiel *leader* de l'ultragauche pouvant chercher à radicaliser le mouvement naissant des Gilets jaunes. Nous étions effectivement à la veille d'une manifestation qui s'annonçait à haut risque. Nous pouvions donc être suivis durant l'interview, lui et ses compagnons ayant observé un drôle de ballet autour d'eux avant chaque rassemblement important. Au début et à la fin de notre interview, qui dura six heures, j'eus effectivement la nette impression d'une filature – plutôt grossière d'ailleurs.

Stabilité et adaptabilité : une ambidextrie organisationnelle

De fortes incertitudes pèsent donc sur la capacité matérielle des groupes affinitaires à mener à bien leurs projets. Le jour J, chacun découvre sa capacité de nuisance, et celle des autres groupes.

De l'extérieur, on peut définir le Black Bloc comme une foule magmatique. C'est en effet une masse d'individus qui combine plusieurs caractéristiques du magma. Elle est granuleuse, car composée d'unités soudées : les fameux groupes affinitaires. Elle est en même temps fluide, car cette masse peut s'étirer le long du cortège avec plusieurs mètres entre chaque personne, ou se regrouper momentanément en un bloc très dense, infranchissable. De la même manière, cette foule peut se dissoudre en quelques secondes, puis se reformer une station de métro plus loin. Elle est aussi collante, car les groupes tenteront d'être toujours intégrés au Black Bloc et de ne pas se retrouver isolés pour ne pas s'exposer à des interpellations. Enfin et surtout, elle est éruptive, car même ses membres ne savent ce que les autres groupes affinitaires s'approprient à faire, et des actions soudaines peuvent en émerger subitement à la surprise des policiers comme des manifestants.

De facto, le Black Bloc est une structure qui vise donc une forme de résilience naissant de la nécessité de s'adapter en continu tout en conservant une certaine stabilité. En effet, si le bloc ne réagit pas rapidement à une initiative prise en son sein, il s'expose à des conséquences très sévères. Par exemple, si un groupe affinitaire s'extirpe du bloc pour s'attaquer à une ligne de policiers ou à une vitrine de banque, il faut que le reste du bloc le couvre. Si cette initiative provoque une réaction policière, il faut que le bloc trouve de la ressource pour y faire face, par exemple en ayant préparé des projectiles pour freiner les lignes des forces de l'ordre. L'enjeu est de réagir vite : une charge policière sur un bloc non préparé à la recevoir peut entraîner de nombreuses arrestations et des mouvements de foule dévastateurs. En même temps, la réactivité doit se faire en assurant aussi une forme de stabilité, voire d'inertie, pour ne pas se disloquer. La force du Black Bloc est en effet sa densité, qui permet d'approcher les forces de l'ordre en évitant que celles-ci puissent venir au contact, sans prendre de risques considérables. Mais sitôt que le bloc se désagrège, et que la masse noire et compacte laisse apparaître des trous assez grands pour que des policiers s'y engouffrent sans être submergés, le bloc est fragile. Il ne représente plus qu'un ensemble d'individus ayant imprudemment approché des équipes de police antiémeute harnachées et entraînées, ouvrant le flanc à des vagues d'interpellations massives.

Plusieurs dispositifs organisationnels favorisent alors cette ambidextrie du bloc, entre stabilité et adaptabilité, inertie et réactivité.

Processus intégrateurs

On mentionnera en premier lieu des pratiques permettant de générer du liant entre les groupes affinitaires. L'objectif est de produire cette densité qui lui confère le titre de « bloc », quand bien même il est en réalité composé d'une myriade de groupes affinitaires. De l'extérieur, on soulignera évidemment la tenue, noire,

comme un uniforme en commun. En termes d'ustensiles, on ajoutera les banderoles, et, plus particulièrement, ce que l'on appelle des « banderoles renforcées », qui jouent un rôle organisateur prépondérant. Sur les banderoles sont souvent inscrits des dessins et slogans à caractère politique et humoristique, qui affichent des tendances politiques mais se veulent néanmoins assez vagues pour permettre de rassembler derrière la banderole des factions diverses. En réalité, l'intérêt n'est pas tant de porter un message que de servir de point de fixation derrière lequel le bloc se soude. Larges d'un peu plus d'un mètre et d'une longueur oscillant en général entre deux et huit mètres, elles sont portées à l'avant et sur les flancs, face aux lignes de policiers. Elles couvrent ceux qui la portent des pieds aux épaules. Leur constitution est particulière : souvent élaborées à partir d'une ou plusieurs épaisseurs de plastique souple (comme des bâches en plastique) parfois ignifugé, elles sont à la fois fluides (pour être transportées subrepticement et déployées subitement), et en même temps très résistantes. Derrière la banderole, des planches de bois peuvent servir d'armature pour porter celle-ci. La matière souple des banderoles permet alors d'absorber les projectiles de la police (grenades de désencerclement, balles de caoutchouc), et les planches de bois peuvent servir de boucliers pour des assauts au corps-à-corps. De plus, la banderole sert surtout à cacher ce qui s'y passe derrière (préparation de projectiles, etc.). En protégeant les abords du bloc, les banderoles permettent de créer des démarcations, et donc de produire un début de cohésion.

Si les banderoles produisent les limites extérieures du bloc, de l'intérieur, le processus intégrateur fondamental est la tactique de la « grappe ». Cette tactique consiste à s'intégrer au Black Bloc en se laissant diriger par la personne derrière soi. Avec sa main sur votre épaule, cette dernière vous transmet une série d'indications.

La nécessité de la grappe part du fait que, dans la foule, les sens sont brouillés. Entre les volutes de gaz lacrymogène, les fumigènes de manifestants et la fumée noire des petits incendies, mais aussi les acouphènes produits par les pétards, les cris ou les grenades assourdissantes de la police, les sens de la vue, de l'ouïe et de l'odorat sont brouillés, et il est vain de vouloir comprendre par soi-même ce qui se passe, et encore plus de demander des indications à son voisin, tout aussi perdu à son échelle. On s'en remet donc à la technique de la grappe pour s'orienter et décider de la bonne marche à suivre. Chacun, les mains sur les épaules de la personne de devant, va transmettre le message qu'il a reçu de derrière : pousser pour dire en avant, tirer pour en arrière, etc. À la manière d'une danse de salon où chacun serait le cavalier des personnes de devant, la masse évolue au grès de petites indications qui remontent ou descendent le fil de la foule par ces petits gestes anodins et cette chaîne de mains sur les épaules. Qu'un danger surgisse, et la réaction soudaine de ceux qui y sont exposés se diffuse irrémédiablement de manière à ce que de l'autre côté de la masse, on se déplace en conséquence.

Par exemple, si la réaction de la première ligne est de reculer, la chaîne de mains et d'épaules passe l'information : un espace se crée à l'arrière pour laisser aux lignes la place de se retirer. Ceux qui sont prêts à l'affrontement remontent alors la foule en indiquant autour d'eux, par leur manière d'appuyer avec insistance sur l'épaule de la personne de devant, qu'il s'agit de leur laisser la place ; inversement, les plus frileux peuvent rester tournés vers l'action, mais leur imperceptible mouvement de recul invite celui de derrière à lui assurer assez de place pour faire un pas en arrière.

De cette manière, le groupe ne se disloque jamais ; sa réactivité et sa résilience sont assurées. C'est aussi un moyen pour que tous puissent assez vite retrouver la place qu'ils s'étaient attribuées en amont. Les individus qui veulent se battre sont facilement guidés vers les flancs de la masse où se déroulent les affrontements. Ceux qui veulent se contenter de grossir le cortège sans s'exposer aux matraques se retrouvent en arrière par de simples pressions de main. Ceux qui veulent ramasser des projectiles ou orienter la masse vers une cible en particulier peuvent, par de petites insistances, attirer la foule sur le bas-côté. Imperceptiblement, l'information circule par ces jeux de mains et d'épaules. Les mouvements de la masse répondent à une sorte de somme pondérée de ces informations circulant en continu, si bien que le bloc se reconfigure en permanence en fonction des (dés)équilibres des messages envoyés. Si de nombreuses mains sur les épaules indiquent une volonté de se battre partagée par une part importante d'individus, la masse instinctivement va de l'avant, se fait plus offensive. Inversement, quand les pressions se font plus rares sur les épaules, cela traduit une volonté collective de prudence ou d'attentisme. En bout de chaîne, la pression sur les épaules est très légère : même s'ils veulent en découdre, ceux en première ligne comprennent que l'arrière ne suivra pas, et ils freinent, voire reculent.

Pour fonctionner, il faut que chacun accepte une mise en parenthèse relative de son libre arbitre. C'est une expérience très étrange, où l'on ne décide de rien et où l'on se laisse porter par le mouvement de la foule. L'initiative individuelle est réduite à peau de chagrin. C'est d'ailleurs le cœur du principe du Black Bloc : il permet de vivre « une expérience », comme la décrivent mes interviewés, durant laquelle on est amené à se fondre dans la masse, et où on apprend à dissoudre son individualité dans un collectif. Nombreux sont ceux qui y voient un acte de résistance contre l'individualisme libéral, voire même l'objectif ultime de la pratique du Black Bloc.

Ce processus intégratif n'est pas abstrait, il est corporellement vécu. L'intégralité de mes interviewés, et de mes observés, mentionnent ce choc, ce basculement de perspective. Si l'expérience est saisissante, elle reste difficile à transcrire par des mots. Cherchant à caractériser la phénoménologie de la violence émeutière à partir de ses travaux d'immersion dans les Black Blocs et les ZAD (zones à défendre), Romain Huët (2019, p. 11) la caractérise comme une épreuve charnelle du politique, qu'il rapproche du vertige : « [U]n individu éprouve du "vertige" lorsqu'il lui semble que l'existence se met à

hurler en lui. Le réel est vécu comme l'occasion d'une ouverture ontologique. Celle-ci est moins intellectuelle que sensible. »

Pour un sociologue, un tel *climax* émotionnel procéderait d'une sociologie charnelle, une « sociologie de chair et de sang » (ou *carnal sociology*), qui se fonde sur une distance critique avec « les notions (dualiste) d'agent, (externaliste) de structure et (mentaliste) de connaissance qui régissent les sciences sociales contemporaines » pour lui substituer « une conception alternative de l'animal social considéré non pas comme un simple manipulateur de symboles mais comme une créature de chair et de sang sensible, souffrante, sachant-faire, sédimentée et située » (Wacquant, 2015, p. 239). En théorie des organisations, la littérature en *sensemaking* en a fait un récent objet d'étude pour comprendre comment notre appréhension sensible du monde est à la fois directement ancrée dans notre corporéité et médiée par le phénomène organisationnel (de Rond *et al.*, 2019). D'ailleurs, l'organisation peut chercher à inhiber certains processus cognitifs très charnels comme la peur ou la culpabilité (Cunha *et al.*, 2015). Le Black Bloc en particulier vient y apporter un cas exemplaire. Le sentiment puissant d'excitation et de bascule de perspective se double d'une dissolution de l'individualité, de l'agence, dans le processus organisationnel. La technique de la grappe permet de vivre un sentiment d'assimilation radicale dans un collectif, en abandonnant le contrôle de son corps pour le céder au groupe. En même temps, certaines réactions instinctives, visant à sa survie personnelle, y sont inhibées : on est tenu par les autres, nos mains sont le plus souvent occupées à tenir la personne devant nous, et il est vain de chercher à comprendre ce qui se passe. La masse se meut, et vous avec, et non pas l'inverse.

Expliquer comment j'ai été initié à cette pratique de la grappe aide à saisir cette dimension corporelle du *sensemaking* organisationnel, et cette sensation de faire partie d'un tout. J'ai découvert cette tactique durant des sessions d'entraînement organisées dans des squats du nord de Paris, où se retrouvent des membres du Black Bloc isolés voulant perfectionner leurs techniques et éventuellement rejoindre un groupe affinitaire, des membres de groupes affinitaires voulant renforcer la tactique de leurs groupes, mais aussi des militants engagés dans des groupes prônant l'action non violente mais radicale, comme Extinction Rebellion⁽⁵⁾. Un des objectifs affichés par les organisateurs est de populariser ces sessions d'entraînement en les transformant en pratique sportive, de manière à ce que des territoires et des populations (notamment les banlieues) se les approprient. Évidemment, tous les acteurs participant à l'entraînement ne disent pas leur nom, et pour y participer il faut laisser son téléphone à l'entrée. Les organisateurs construisent une sorte d'atmosphère organisationnelle – au sens de De Vaujany *et al.* (2019) – facilitant la mise en situation.

⁽⁵⁾ Groupe qui s'est, notamment, fait connaître en France par le blocage du centre commercial Italie Deux ou l'occupation de la place du Châtelet (au centre de Paris) durant plusieurs jours.

Les sessions sont organisées comme un parcours initiatique. Elles se composent d'une série d'exercices, qui visent à apprendre à accepter le contact physique de l'autre, puis à se laisser diriger par d'autres, et enfin à penser par et pour la grappe. Pour le premier exercice, on vous demande de vous allonger au sol. Trois à quatre autres participants s'allongent sur vous, et ne bougent plus. Vous voilà enseveli sous près de deux cents kilos de chair et d'os. Pour s'extirper de ce nœud de corps inertes, l'usage de la force brute est contre-productif, car dans cette position, les corps des autres participants sont trop lourds pour simplement les pousser. Il faut alors gesticuler doucement, trouver de petites anfractuosités pour s'y glisser, en déplaçant les poids délicatement plutôt que d'un coup sec.

Vous voilà familiarisé avec la promiscuité auprès d'inconnus si caractéristique du Black Bloc, le deuxième exercice peut commencer. Debout, les yeux bandés, les participants marchent à l'aveugle de manière erratique dans un petit périmètre, en essayant de ne pas se percuter trop violemment. Il faut développer un sixième sens pour sentir la présence des autres, deviner leurs trajectoires, leur faire deviner la vôtre. Les animateurs de l'exercice resserrent progressivement le périmètre, en rabattant les participants comme des chiens de berger. À la fin, lorsque l'on enlève le bandeau, c'est pour découvrir que l'on arrive à évoluer avec les autres au sein d'un espace très resserré, épaules contre épaules, avec une agilité surprenante pour une foule aussi dense. À l'aveugle, à l'affût du moindre mouvement des autres pour s'orienter, on se meut comme un banc de poisson. À ce stade, on est alors prêt pour le troisième exercice, durant lequel on apprend à diriger quelqu'un, main sur l'épaule de l'autre, celui de devant évoluant les yeux bandés. On maintient l'exercice alors que des animateurs crient, allument de petits pétards, bousculent celui de devant qui doit malgré tout faire confiance à son guide. On demande ensuite aux binômes de fusionner pour former un groupe : la grappe est formée. On s'y entraîne, en marchant, en courant, en faisant surgir des dangers sur les côtés, jusqu'à ce que la grappe se surprenne elle-même de sa réactivité et de sa capacité à ne jamais se disloquer.

Puis vient l'exercice ultime, la technique de l'absorption, qui sert à empêcher les arrestations. Si un policier tente d'attraper un membre de la grappe pour l'interpeller, on nous apprend qu'il ne faut pas chercher à tirer ce malheureux en arrière. En effet, en tirant en arrière, on crée un mouvement de recul de la grappe, produisant un espace entre la grappe et l'interpellé, isolant encore davantage le militant interpellé du reste de la grappe. Il faut donc faire le contraire : si un policier se saisit d'un membre, il faut « l'avaloir ». Pour cela, le militant en prise directe avec le malheureux activiste et le policier interpellateur recule imperceptiblement, tandis que ceux à sa droite et à sa gauche avancent prestement pour les encadrer. Une sorte de tourbillon se met très vite en place, aspirant au milieu et projetant sur les flancs. Dès que le mouvement d'absorption est lancé, tout le monde y contribue en priorité, et celui-ci devient vite rapide, frénétique. Les activistes projetés face aux policiers sont aussitôt réaspirés par le tourbillon, minimisant le temps passé face aux

matraques. Le résultat est saisissant : l'interpellé et parfois même le policier interpellateur se font aspirer dans la grappe, se retrouvant en quelques secondes au cœur du Black Bloc. De ce fait, les policiers tentent très rarement d'extirper des individus du bloc lorsqu'il est bien constitué, pour éviter d'y être absorbés, puis rossés. Plus que les coups de pieds, cette technique de l'absorption représente donc le répulsif ultime, qui dissuade tout contact trop direct avec le Black Bloc, et oblige à des manœuvres patientes visant en amont à le disloquer avant de s'en approcher.

Processus assurant l'imprévisibilité

Un bloc trop homogène serait néanmoins facilement contrôlable par les forces de l'ordre. Heureusement (du point de vue des militants), des mécanismes propres au Black Bloc permettent aussi un certain niveau de désarticulation, qui assure son imprévisibilité.

Rappelons que les groupes affinitaires qui composent le Black Bloc ont décidé avant la manifestation de leurs modalités d'action. En amont du Black Bloc, certains groupes affinitaires se sont coordonnés, mais ce n'est pas le cas de la plupart, faisant apparaître à la fois une sorte de coordination et de désarticulation déconcertante pour les stratèges du maintien de l'ordre. Les mouvements apparemment erratiques des premières lignes peuvent ainsi cacher une deuxième ligne coordonnée prête à engager une contre-offensive. Sous l'impulsion coordonnée d'un petit groupe de militants armés de tambours et de mégaphones, un bloc qui, en apparence, suivait docilement le parcours prévu de la manifestation peut décider de subitement prendre un chemin de traverse et de se déverser dans les rues de la ville qui n'auraient pas été sécurisées. Toutes ces initiatives émanant de petits groupes affinitaires, disséminés dans les réseaux contestataires, les services de renseignement se retrouvent *de facto* dans un flou relatif, à l'instar des manifestants eux-mêmes d'ailleurs. En amont de la manifestation, ces services disposent au mieux d'un faisceau d'informations parcellaires émanant de groupes isolés, sans avoir la capacité d'estimer définitivement à quel point les actions prévues par ces petits groupes pèseront sur les mouvements du bloc. Coté police, la prudence mais aussi l'attentisme s'imposent, expliquant une partie du succès des Black Blocs.

D'autres mécanismes accentuent cette coordination lacunaire, avec, notamment, l'utilisation de langages des signes. Comme tout le monde est habillé de noir, certains groupes affinitaires mettent en effet au point des langages par signes pour se reconnaître et se donner des indications. Par exemple, si des membres du collectif d'action antipub que j'avais rejoint se séparaient du groupe pour aller faire le guet, il leur suffisait ensuite de lever la main bien haut au-dessus de la foule et de faire un signe distinctif avec les doigts, pour identifier leur position et éventuellement retrouver le groupe par la suite. Plusieurs signes pouvaient être inventés, pour en changer au cours des manifestations afin d'éviter d'être tracé par les services de renseignement, et, en cas d'interpellation, de n'être tenu

responsable que des actions de ladite manifestation et non des précédentes. Tous les langages des signes n'étaient pas exclusifs aux groupes affinitaires, certains pouvant être partagés entre plusieurs. C'est le cas, notamment, parce que certains groupes affinitaires sont proches les uns des autres, par exemple plusieurs groupes antifascistes ou plusieurs groupes féministes qui se côtoient, mènent régulièrement des actions ensemble, etc. Sans compter que plusieurs de leurs membres peuvent avoir évolué d'un groupe à l'autre, maîtrisant leurs langages des signes respectifs. Ces langages partagés sans être généralisés participent de cette articulation désordonnée.

De ce que j'ai pu en constater, l'ambiguïté régnant sur le bloc oblige ses acteurs à constamment réinventer de nouveaux moyens d'action, à identifier de nouvelles cibles. Tenter de comprendre ce que les autres groupes cherchent à faire est un moteur du *sensemaking* organisationnel des groupes affinitaires. En même temps, cela permet de minorer dans le bloc les dissensus internes trop importants. "*Ambiguity as grasp*", selon la formule de Weick (2015), qui souligne combien l'ambiguïté peut s'avérer une force motrice de l'action organisationnelle et de sa résilience. Ainsi, "*[h]igh reliability organizations react to ambiguity by increasing it momentarily. To increase ambiguity is to grasp more of the situation, to refrain from simplifications, and to strive for a workable level of ambiguity*" (Weick, 2015, p. 117). Le maintien de cette ambiguïté est la clé du succès de la pratique du Black Bloc. Ni trop intégré, ni trop disloqué, homogène mais polycentrique avec plusieurs groupes affinitaires : le Black Bloc est une anomalie organisationnelle, qui nourrit constamment cette ambiguïté. L'objectif de la police est alors de réduire l'imprévisibilité qui en résulte. La tactique la plus évidente est de fixer le bloc lorsqu'il s'attaque à des cibles anticipables en amont et relativement faciles à défendre pour la police : de grandes banques bien protégées par des panneaux de bois, idéalement situées à un carrefour d'avenues haussmanniennes⁽⁶⁾. L'autre tactique consiste à découper le bloc en sous-groupes plus homogènes, en cassant, notamment, la jointure entre les premières lignes offensives et le reste de la foule, moins enclin à la violence.

Une culture organisationnelle pour exorciser le dissensus entre factions contestataires

De ce point de vue, le Black Bloc est donc une organisation réticulaire surprenante, qui pousse à l'extrême les propriétés d'ambidextrie organisationnelle associées aux réseaux (Dalmaso *et al.*, 2017).

Mais ce n'est pas la seule raison de son succès. Le succès du Black Bloc vient aussi de ce que cette pratique apporte vis-à-vis des autres pratiques de lutte. Une rapide synthèse de la culture organisationnelle dans la logique de Schein (1990 ; 1991) permet de comprendre ce que le Black Bloc offre de nouveau.

⁽⁶⁾ Sous le Second Empire, un des motifs qui présida à la création des grandes percées d'Haussmann fut qu'elles étaient trop larges pour être bien barricadées par les émeutiers, et qu'inversement, elles facilitaient les manœuvres des forces contre-insurrectionnelles.

La culture organisationnelle peut être définie comme « le *pattern* des principes ou postulats de base qu'un groupe donné a créés, découverts, ou développés, en apprenant à traiter ses problèmes d'adaptation à l'environnement extérieur et d'intégration interne, et qui se sont avérés suffisamment efficaces pour être considérés valables et qui, par conséquent, peuvent être enseignés aux nouveaux membres comme la bonne manière de percevoir, de penser et de sentir par rapport à ces problèmes » (Schein, 1991, p. 176). Dans cette logique, la culture se définit à double niveau.

Déjà, il faut voir la culture comme une opération de modelage des processus attentionnels, et des cadres cognitifs et socio-cognitifs à privilégier pour interpréter son environnement. C'est, en matière d'activisme politique, ce que l'on pourrait qualifier (voire disqualifier) d'embrigadement. Cet embrigadement vise, par la culture mise en place au sein du groupe affinitaire, à orienter les opinions politiques du groupe. Par exemple, dans les groupes antipub que j'ai suivis, on peut définir ce corpus idéologique par une forme de consensus autour du principe de sabotage symbolique de la société de consommation *via* la destruction du matériel publicitaire. Pour d'autres groupes affinitaires, comme ceux anarchistes ou ceux antifascistes, la ligne idéologique peut être radicalement différente. Mais la culture organisationnelle va plus loin que l'apprentissage de l'idéologie politique partagée par le groupe affinitaire : elle vise aussi à définir un mode de comportement, des réflexes, une manière de penser et d'agir en amont puis durant les manifestations. Au niveau du Black Bloc lui-même, ce conditionnement cognitif est opéré par la technique de la grappe.

La conceptualisation de Schein de la culture organisationnelle offre aussi un deuxième niveau de lecture, qui est fondamental pour comprendre les cultures des groupes affinitaires et du Black Bloc : la culture est définie comme une tentative d'apprendre aux nouveaux membres des manières de surmonter des difficultés rencontrées par le groupe par le passé. Au cœur de la définition de Schein (1991) susmentionnée, il y a en effet l'idée que la culture est constituée de *patterns* générés « [...] en apprenant à traiter ses problèmes d'adaptation à l'environnement extérieur et d'intégration interne, et qui se sont avérés suffisamment efficaces pour être considérés valables et qui, par conséquent, peuvent être enseignés aux nouveaux membres [...] ». Il y a, à travers la culture organisationnelle, une tentative d'extraire de la mémoire collective les principaux dangers auxquels l'organisation peut être confrontée, et de diffuser certains savoir-faire et savoir-être permettant de les circonscrire. La culture organisationnelle propose en quelque sorte une revanche, elle est le substrat d'une synthèse traumatique. La culture organisationnelle apporte une réponse : ce qui compte, ce ne sont pas tant les valeurs ou les dispositifs organisationnels, mais plutôt l'apprentissage *via* ceux-ci d'une certaine histoire, de certaines craintes, et donc d'une manière de penser. Ainsi, *via* l'apprentissage des modes de coordination au sein des groupes affinitaires, et du Black Bloc, les nouveaux activistes, fraîchement politisés, sont initiés à une histoire des luttes

(réelles ou fantasmées d'ailleurs). La culture définit l'ennemi, et incorpore dans des dispositifs organisationnels des moyens de lutter contre lui.

Or, quel est ce grand danger, ce trauma fondamental que la culture organisationnelle du Black Bloc et des groupes affinitaires qui le composent cherche à exorciser ? On pourrait à première vue être tenté de répondre que ce trauma réside dans la capacité des forces de l'ordre à identifier les individus, puis à les interpeller, et que le Black Bloc repose sur une culture organisationnelle avec une visée purement tactique de confidentialité en vue de s'en prémunir. Or, en étudiant plus en détail cette culture organisationnelle, une autre dimension se dégage.

La pratique de l'anonymisation par la tenue noire, l'assimilation de l'individu dans la grappe, visent aussi un autre objectif : celui de résister au morcellement des luttes, en donnant la possibilité d'une convergence entre factions contestataires hétérogènes.

La force du Black Bloc repose en effet sur sa capacité à effacer les singularités politiques des participants, pour leur permettre d'agir avec d'autres militants qui ne partagent pas forcément leurs lignes politiques. Le Black Bloc incarne cette fusion. C'est un apport important pour comprendre le Black Bloc : il ne s'agit pas seulement d'une méthode en réaction au maintien de l'ordre actuel, mais plutôt d'une tentative de contourner ce qui a fissuré les luttes durant les décennies précédentes au sein des collectifs les plus contestataires, à savoir les divisions sur les pratiques de lutte et les divergences entre les différentes factions politiques.

Il s'agit donc d'agglomérer des individus qui n'ont pas forcément les mêmes opinions ni les mêmes modalités d'action, en s'appuyant sur leurs forces respectives tout en minorant ce qui les oppose. Le respect de la « diversité des tactiques » est un sujet récurrent qui traverse la mouvance Black Bloc (Dupui Deri, 2018). C'est même plus largement un sujet de débat récurrent dans les collectifs de lutte (Klejman et Rochefort, 1996 ; L'Écuyer, 2017). L'ensemble des pratiques associées au Black Bloc est en quelque sorte une tentative d'exorciser le spectre de la division : il permet à plusieurs groupes, aux motivations, aux niveaux d'implication et de prises de risque contrastés, de prendre part à une action commune. Ceux qui souhaitent affronter la police libèrent de l'espace pour les casseurs de vitrines. La présence des plus pacifiques empêche une répression trop brutale, au risque de les radicaliser, obligeant les forces de l'ordre à la prudence et la retenue contre le Black Bloc en entier. La culture du Black Bloc, à travers l'anonymisation et l'assimilation, permet ainsi de mettre entre parenthèses, le temps de l'émeute, les sempiternels débats internes entre factions.

Conclusion

En généralisant la pratique du Black Bloc à travers le monde, ses participants, consciemment ou non, diffusent alors un certain consensus sur l'histoire récente des luttes politiques – en tout cas, dans les sociétés libérales –, à savoir que le danger majeur qui les guette est la balkanisation entre factions. Le

Black Bloc est un dispositif qui se présente comme un ensemble de mécanismes de coordination (processus intégrateurs, processus assurant de l'imprévisibilité, et culture d'écrêtement des particularités individuelles et des sous-groupes qui le composent) auxquels chaque groupe affinitaire doit se sacrifier dans l'objectif d'une convergence des luttes. Chaque groupe affinitaire accepte alors de modérer ses revendications politiques et symboliques en s'engageant dans un processus subsumant leurs différences.

Indépendamment de toutes considérations politiques, du point de vue de la théorie des organisations, le Black Bloc apparaît ainsi comme un dispositif à la fois organisationnel et inter-organisationnel, dont une des raisons du succès auprès de ses membres serait sa capacité à mettre en sourdine, durant le temps des manifestations, la compétition entre les groupes qui le composent, pour lui substituer une expérience organisationnelle se présentant en même temps comme radicale et commune à tous.

Bibliographie

- BOIDY M. (2016), « Le Black Bloc, terrain visuel du global. Éléments pour une iconologie politique de l'altermondialisme », *Terrains/Théories*, (5).
- BRISCOE F. & GUPTA A. (2016), "Social activism in and around organizations", *The Academy of Management Annals*, 10(1), pp. 671-727.
- BROWN J. S. & DUGUID P. (1991), "Organizational learning and communities-of-practice: Toward a unified view of working, learning, and innovation", *Organization science*, 2(1), pp. 40-57.
- CAHN O. (2010), « La répression des Black Blocs, prétexte à la domestication de la rue protestataire », *Archives de politique criminelle*, (1), pp. 165-218.
- CHOLLET M. (2018), *Sorcières : la puissance invaincue des femmes*, Zones.
- CLOVER J. (2019), *Riot. Strike. Riot: The new era of uprisings*, Verso Books.
- CUNHA M. P. E., CLEGG S., REGO A. & GOMES J. F. (2015), "Embodying sensemaking: Learning from the extreme case of Vann Nath, prisoner at S-21", *European Management Review*, 12(1), pp. 41-58.
- DALMASSO C., GAND S. & GARCIAS F. (2018), « Stimuler l'innovation radicale par l'usage d'un réseau social d'entreprise ? », *Revue française de gestion*, (3), pp. 103-120.
- De ROND M., HOLEMAN I. & HOWARD-GRENVILLE J. (2019), "Sensemaking from the body: An enactive ethnography of rowing the Amazon", *Academy of Management Journal*, 62(6), pp. 1961-1988.
- De VAUJANY F. X., DANDOY A., GRANDAZZI A. & FAURE S. (2019), "Experiencing a new place as an atmosphere: A focus on tours of collaborative spaces", *Scandinavian Journal of Management*, 35(2), 101030.
- DUFRESNE D. (2012), *Tarnac, magasin général*, Calmann-Lévy.
- DUPUI-DERI F. (2003), « Black blocs : bas les masques », *Mouvements*, (1), pp. 74-80.
- DUPUI-DERI F. (2018), « Retour sur la diversité des tactiques », *Le Journal des Alternatives*.
- FARDE G. (2020), « Le maintien de l'ordre dit "à la française" au défi des nouvelles formes de contestation », *Cités*, (3), pp. 65-81.
- FEDERICI S. (2004), *Caliban and the Witch*, Autonomedia.
- FENSCH N. (2018), *Radicalisation Express*, Éditions Divergentes, Paris.
- FILLIEULE O. & JOBARD F. (2018), « Le splendide isolement des forces françaises du maintien de l'ordre », in FILLIEULE O. & JOBARD F. (éd), *Police. Questions sensibles*, Presses universitaires de France, pp. 21-35, 2018, La Vie des idées, 978-2-13-078913-0.
- GIBSON D. R. (2014), "Enduring illusions: The social organization of secrecy and deception", *Sociological Theory*, 32(4), pp. 283-306.
- GIBSON D. R. (2016), "Ignorance at risk: Interaction at the epistemic boundary of Bernard Madoff's Ponzi scheme", *Qualitative Sociology*, 39(3), pp. 221-246.
- GOLDFILED M. (1989), "Worker insurgency, radical organization, and New Deal labor legislation", *American Political Science Review*, 83(4), pp. 1257-1282.
- HESSD J. (2005), "Technology- and product-oriented movements: Approximating social movement studies and science and technology studies", *Science, Technology & Human Values*, 30(4), pp. 515-535.
- HIATT S. R., GRANDY J. B. & LEE B. H. (2015), "Organizational responses to public and private politics: An analysis of climate change activists and US oil and gas firms", *Organization Science*, 26(6), pp. 1769-1786.
- HUËT R. (2019), *Le vertige de l'émeute : de la Zad aux Gilets jaunes*, Presses Universitaires de France.
- JURIS J. S. (2005), "Violence performed and imagined: Militant action, the Black Bloc and the mass media in Genoa", *Critique of anthropology*, 25(4), pp. 413-432.
- KILLIAN L. M. (1984), "Organization, rationality and spontaneity in the civil rights movement", *American Sociological Review*, pp. 770-783.
- KLEJMAN L. & ROCHEFORT F. (1996), « Au nom du droit et de la spécificité féminine. Diversité des tactiques et ambiguïté des discours du mouvement suffragiste avant la première guerre mondiale », *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, (Hors-série 2), pp. 223-231.
- KUDESIA R. S. (2021), "Emergent strategy from spontaneous anger: Crowd dynamics in the first 48 hours of the Ferguson shooting", *Organization Science*, 32(5), pp. 1210-1234.
- LACAZE A. (2004), « Le maintien de l'ordre comme agencement organisationnel », *Annales des Mines - Gérer et Comprendre*, 75, mars, pp. 41-49.
- LAROCHE H. & THERON C. (2016), « Managers et espions – L'affaire Renault », *Revue française de gestion*, 42(254), pp. 37-51.
- LAROCHE H., STEYER V. & THERON C. (2019), "How could you be so gullible? Scams and over-trust in organizations", *Journal of Business Ethics*, 160(3), pp. 641-656.
- L'ÉCUYER D. (2017), « *Paciflics* », diversité des tactiques et contre-attaques féministes : analyse des altercations entre manifestant-es durant la grève étudiante québécoise de 2012, Dissertation doctorale, Université du Québec à Montréal.
- LOFLAND J. (1996), *Social movement organizations: Guide to research on insurgent realities*, Transaction Publishers.
- MCCORMICK G. H. (2003), "Terrorist decision making", *Annual Review of Political Science*, 6(1), pp. 473-507.
- MONNET B. & VERY P. (2010), *Les nouveaux pirates de l'entreprise : mafias et terrorisme*, Paris, Éditions du CNRS.
- RILINGER G. (2019), "Corporate conspiracies and complex secrets: Structure and perception of the Insull scheme in 1930s Chicago", *American Journal of Sociology*, 124(4), pp. 1043-1089.
- ROULET T. J., GILL M. J., STENGER S. & GILL D. J. (2017), "Reconsidering the value of covert research: The role of ambiguous consent in participant observation", *Organizational Research Methods*, 20(3), pp. 487-517.
- SANDBERG J. & TSOUKAS H. (2020), "Sensemaking reconsidered: Towards a broader understanding through phenomenology", *Organization Theory*, 1(1), 2631787719879937.

- SCHEIN E. H. (1990), "Organizational culture", *American Psychological Association*, 45(2), p. 109.
- SCHEIN E. H. (1991), « Plaidoyer pour une conscience renouvelée de ce qu'est la culture organisationnelle », *Pouvoirs et cultures organisationnels*, pp. 175-196.
- SOMMIER I. (2021), « Légitimer par l'action : les revendications de la violence », *Rhizome*, (2), pp. 35-37.
- SNOW D. A. & MOSS D. M. (2014), "Protest on the fly: Toward a theory of spontaneity in the dynamics of protest and social movements", *American Sociological Review*, 79(6), pp. 1122-1143.
- SOUTHERLAND M. D. & POTTER G. W. (1993), "Applying organization theory to organized crime", *Journal of Contemporary Criminal Justice*, 9(3), pp. 251-267.
- STOHL C. & STOHL M. (2011), "Secret agencies: The communicative constitution of a clandestine organization", *Organization Studies*, 32(9), pp. 1197-1215.
- THOMAS-HEBERT C. (2019), « L'intensification de l'action directe non-violente et son processus de légitimation aux États-Unis dans les années 1970 : *The Trial of the Catonsville Nine*, par Daniel Berrigan (1970) », *Parlement [s]*, *Revue d'histoire politique*, (1), pp. 151-169.
- THOMPSON A. K. (2010), *Black Bloc, white riot: anti-globalization and the genealogy of dissent*, AK Press.
- VECHAMBRE J. R. (2020), « Le maintien de l'ordre en France », *Revue de la Gendarmerie nationale*, (1), pp. 32-39.
- VUARIN L. (2020), *Le secret comme processus organisant : une approche épistémique des organisations secrètes*, Dissertation doctorale, ESCP Europe.
- WACQUANT L. (2015), « Pour une sociologie de chair et de sang », *Terrains travaux*, (1), pp. 239-256.
- WEICK K. E. (2015), "Ambiguity as grasp: The reworking of sense", *Journal of Contingencies and Crisis Management*, 23(2), pp. 117-123.
- WHYTE G. (1989), "Groupthink reconsidered", *Academy of Management Review*, 14(1), pp. 40-56.
- WILLIAMS D. M. (2018), "Contemporary anarchist and anarchistic movements", *Sociology compass*, 12(6), e12582.
- WILLIAMS D. M. (2019), "Tactics: Conceptions of social change, revolution, and anarchist organisation", in LEVY C. & ADAMS M. S. (éd.), *The Palgrave Handbook of Anarchism*, Palgrave Macmillan, Cham. pp. 107-123.
- ZUQUETE J. P. (2014), "Men in black: Dynamics, violence, and lone wolf potential", *Terrorism and Political Violence*, 26(1), pp. 95-109.